

ACUITÉ

Auteur : **Edith NICOL**

Peintre : **Reena Vansing Valvi**



Je fis ce rêve à la cabane par une nuit chaude. Éveillée par l'afflux de sensations qu'il provoqua, je voulus en éprouver la raison, et la sensualité encore. Je regagnai la position verticale et me frayai titubante un passage vers le dehors. Les chiens, qui dormaient sous la table, furent surpris de me voir franchir le seuil à cette heure creuse et me suivirent queue battante, plein de leur curiosité ordinaire. Je me trouvai attentive, pieds nus dans les chénopodes.

Nous avons beau être en altitude, l'air était étonnamment doux, enveloppant. Quelque chose de « maternel » semblait se jouer là, intensément. Comme si ladite Nature avait renoncé dans la pénombre non à sa velléité de puissance, mais à toute forme d'hostilité à l'égard de ses créatures. Elle nous berçait entre ses tentacules tendres. Les chiens

pirent leur liberté tandis que mon engourdissement se dissipa tout à fait. Et puis soudain, je basculai dans le ravissement. Pareille atmosphère me parut inestimable dans ce recoin du monde où l'âpreté est reine.

Mes sens avaient une longueur d'avance. Je me souviens de mes oreilles se dressant, animales. De ma peau appréciant la fraîcheur, juste assez, comme si elle rampait en chenille le long de mon échine. Je me souviens de mon odorat acéré culbutant tour à tour l'ortie, le migou, le compost, le lait caillé, le bois brûlé, la toison humide. Et de ce ciel incroyablement scintillant. De ces astres magnétiques au large de l'univers, vague d'or et de noir réduisant en cendre toute morgue. Simples passagers à peine artisans de nos existences, voilà le peu que nous sommes et qu'assène cet infiniment grand. Dans sa chevauchée, mon regard débusqua la tâche laiteuse d'Andromède. Il était aisé de parcourir la ligne de crêtes piquante-édentée la désignant. Aisé de broser mentalement le territoire en deçà, canevas de plis et replis, dénivelé d'arrêtes et de renflements, camaïeu végétal plongé dans l'obscurité. Les secrets d'un lieu ne se révèlent qu'à ceux qui l'arpentent, me suis-je dit.

La montagne n'exsude pas ses confidences : il faut continuellement les lui extorquer par le mouvement et l'effort. « Continuellement », puisqu'elle est en mue perpétuelle. Je songeai au dédale de drailles qui obligent et façonnent nos corps, chacune convoquant une humeur, invitant une épreuve, un relâchement ou une tension équivoque. Et vers nos incertaines destinations, toujours une découverte à vivre : une cavité, une colonie, des ossements, n'importe quoi. Au quotidien, selon les variations du climat, nous – bêtes, chiens et bergère –, pressentions quoi chercher, où aller, où trouver, sous réserve d'acquitter le tribut. Combien de perles de sueur et de halètements avant d'étancher la soif dans le rio au-dessus de la combe ? Quelle dose de vigilance pour goûter l'herbe fine sur les flancs érodés des Trois Sœurs ? Éboulement ou chute seraient-ils épargnés à la troupe récidiviste, hissée sur les pentes du cirque ? Et quels autres habitants croiserions-nous en chemin, à la chaume ou dans l'ombre ?

Les chiens revinrent vers moi et se couchèrent contre mes jambes. Tous les trois, nous observions le silence habité. Le tintement de quelques sonnailles trahit le sommeil fragile des meneuses dans le parc en contrebas. Un rapace se manifesta pour effaroucher un rival aux abords du bosquet. Sur le promontoire tout proche, ce fut un rongeur qui gratta la terre longtemps, avec ardeur. Nous parvînt aussi le chant de la source presque tarie sur le mamelon d'en face. Je m'aperçus que ma respiration était devenue profonde. La renaissance du jour pouvait bien attendre. D'ailleurs, peut-être le réel s'était-il rêvé ? À moins que le rêve ait simplement mangé le présent ? De ces expériences diurne et nocturne emmêlées, il était dérisoire de décider laquelle était mise en abîme de l'autre. D'instant en instant, mon cœur pulsait désormais un sentiment océanique. Cette terre est vivante, et nous le sommes avec elle, en elle.